

Chez Triode, éditeur depuis 2004 de designers des Etats-Unis. PHOTO ALEXIS TOUREAU

Après cinq ans d'absence, la manifestation de promotion du design et de l'artisanat d'art s'est ouverte mercredi à Paris. «Libération» livre sa sélection de créations à ne pas louper.

Par FLORIAN BARDOU

Un «renouveau», pas un «revival». Voilà comment la présidente des Designer's Days tient à qualifier la nouvelle édition de la manifestation de promotion du design et de l'artisanat d'art qui s'est ouverte mercredi – et jusqu'à ce samedi – à Paris rive gauche. «On revient à la source, c'est-à-dire mettre en avant l'esprit créatif du design», explique Valérie Enlart, depuis le showroom de V-Zug, marque suisse d'électroménager premium. Après une pause de cinq années rallongée par la crise sanitaire, l'événement qui n'est «ni un salon, ni une foire, mais un pas de côté» a donc réduit la voilure par rapport à 2017: plus que 19 marques ou éditeurs participants, un parcours recentré sur trois jours et autour de Saint-Germain-des-Prés, aucun «enjeu commercial», et surtout le désir d'être une «fête pour les professionnels et de susciter la curiosité du grand public». Le résultat se donne à voir le temps d'une balade de studios en showrooms, où des scénographies éphémères côtoient les dernières créations de designers internationaux. Voici la sélection, non-exhaustive, de Libé des créations à y voir.

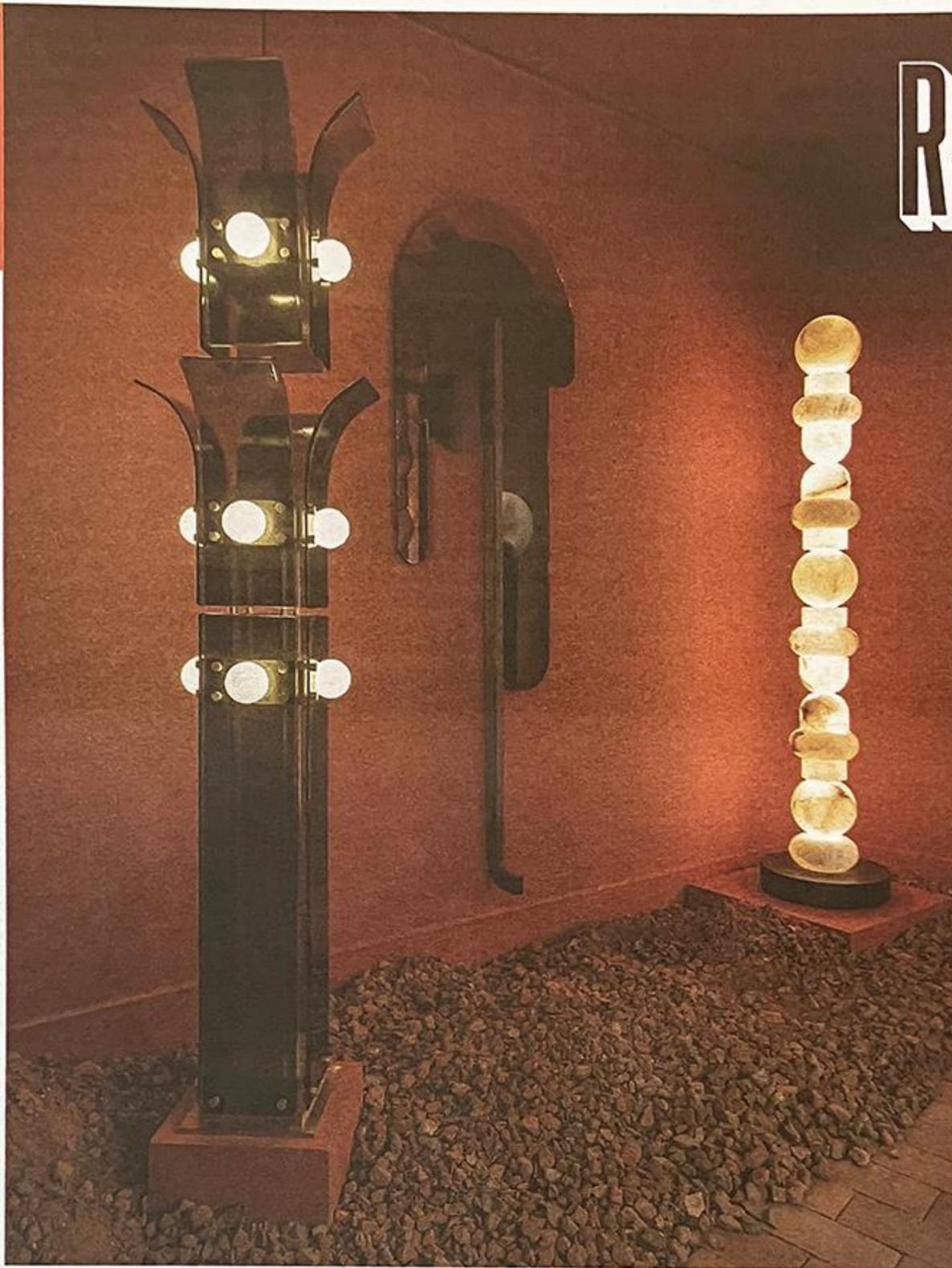
On entre chez Triode, 28, rue Jacob, éditeur depuis 2004 de designers des Etats-Unis, comme dans une sorte de reconstitution imagée de l'ouest américain. Pour cette nouvelle mouture des Designer's Days, Jacques Barret, fondateur de la maison et ancien des puces de Saint-Ouen, a demandé à ses ouailles (une trentaine de créateurs) de concevoir «des pièces exclusives» sur le thème du totem (sans tabou), inspiré de Freud. Cela donne une dizaine de luminaires (suspensions, appliques, plafonniers, lampadaires) ou miroirs, tout en verticalité, disposés sur une sorte de gravier couleur terracotta. L'éclairage est chatoyant et le contraste est apporté par un assemblage de matériaux (verre soufflé, céramique, béton, aluminium) à la

fois artisanaux ou très techniques. «Ces designers sont des makers, c'est-à-dire qu'ils dessinent, qu'ils font et qu'ils produisent eux-mêmes dans leurs ateliers», plaide encore Jacques Barret. Comptez cependant au moins 6000 euros pour les pièces les moins chères. Au showroom de la Manufacture de Cogolin (30, rue des Saint-Pères) c'est un tout autre voyage qui est proposé au visiteur. Ici, la fabrique varoise de textiles artisanaux quasi-centenaire, propriété du groupe hongkongais House of Tai Ping et qui a l'habitude de mettre ses savoir-faire au service de grands décorateurs (de Jean-Michel Frank à India Mahdavi), a fait appel au duo de designers Céline Thibaut et Géraud Pellottiero pour imaginer un tapis en velours inédit. Soit une déclinaison textile du travail de la

paire sur le massif des Maures qui avait inspiré aux lauréats de la Design Parade il y a quatre ans une énorme applique murale en chêneliège, «Lei Mauras». «On aime valoriser les terroirs du sud», explique la designer textile, diplômée de l'École nationale supérieure de création industrielle. Et pour ce tapis tissé, on s'est inspiré d'un tapis de mousse du jardin du Rayol (Var) ou de la canopée des forêts varoises. C'est aussi une façon de faire bouger les lignes de la manufacture. L'œuvre-hommage, particulièrement poétique, est de ce point de vue là sans équivoque. C'est un peu la star – on dit l'invité d'honneur – de ces D'Days dont il est un habitué. Chez Silvera, éditeur français de meubles contemporains haut de gamme, au 43, rue du Bac, le designer Sam Baron,

plus de vingt ans de créations éclectiques, présente de nouvelles pièces pensées avant la pandémie. Soit un ensemble de consoles, guéridons et tables basses, mobilier annexe créé à la demande de Brigitte Silvera et souvent manquant dans l'aménagement intérieur. «Ce sont des meubles de complément, relève le designer. On peut mettre ces pièces chez soi dans un appartement parisien, elles ne sont pas encombrantes, mais font le job.» Leur silhouette contemporaine mais «discrète» fait aussi écho aux moulures haussmanniennes, «pour attraper l'œil et créer des tensions dans le design». Déclinés en quatre couleurs (noir, bleu électrique, bordeaux et vert sauge), en mat ou en brillant, ces meubles d'appoint sont en métal laqué et coûtent entre 1000 et 2000 euros. ◀

## Designer's Days, showroom devant



# RADAR

BILLET

## Kitsch va là ?

«Core». Depuis 2013 et «norm-core», le terme est accolé tous azimuts dans la novlangue des pythies à lifestyle, notamment pour désigner des tendances d'habillement. Enoncé la toute première fois par le collectif américain de prévisionnistes K-Hole, «normcore» désigne l'aspiration à la normalité, au banal, qui se traduit en matière de mode par le non-style. Depuis, on a vu passer pêle-mêle et entre autres «cottagecore», «Vermontcore», «angelcore», «softcore»... La déferlante est dopée par TikTok, si bien qu'il est même question de «TikTok-cores». Ces derniers mois, place au «mermaidcore», l'esthétique sirène donc. Elle suscite carrément un raz-de-marée: explosion de recherches sur Google, plus de 336 millions de vues sur réseau social, avec abondance de tutos pour se faire une garde-robe, un maquillage ou une manucure de bombe sous-marine. Au programme, beaucoup d'iridescences, de perles, des robes longues et fluides couleur océan, le coquillage décliné à l'envi, des sequins qui semblent des écailles, des apparences de mouillé (cheveux ou vêtements). A l'appui, les filles aux cheveux dénoués ouvrent de grands yeux innocents.

Ce combo sévit notamment sur les tapis rouge. Mais l'engouement se traduit même dans la déco avec des matières irisées, des couleurs de mer, et la forme coquillage. Kitsch à mort. On parie qu'un pêcheur n'en voudrait pour rien au monde. On ne dit donc pas merci à Disney: le remake de la Petite Sirène sorti en mai est en grande partie responsable de cette déferlante sirupeuse. Mais on remarque que juste avant, la promo d'un autre film a aussi touché plein «core», Barbie avec Margot Robbie et Ryan Gosling (sortie le 19 juillet). Une ruée vers le rose pétard s'en est suivie. Hypothèse: dans les deux cas, fille rebelle du roi Triton ou poupée Mattel propulsée dans la vraie vie, c'est l'imaginaire enfantin qui est convoqué, avec ode à la légèreté versus notre monde de brutes. Si en adopter les codes peut aider à se coltiner le réel...

SABRINA CHAMPENOIS

# Libération

**Missak Manouchian, de l’Affiche rouge au Panthéon ?**

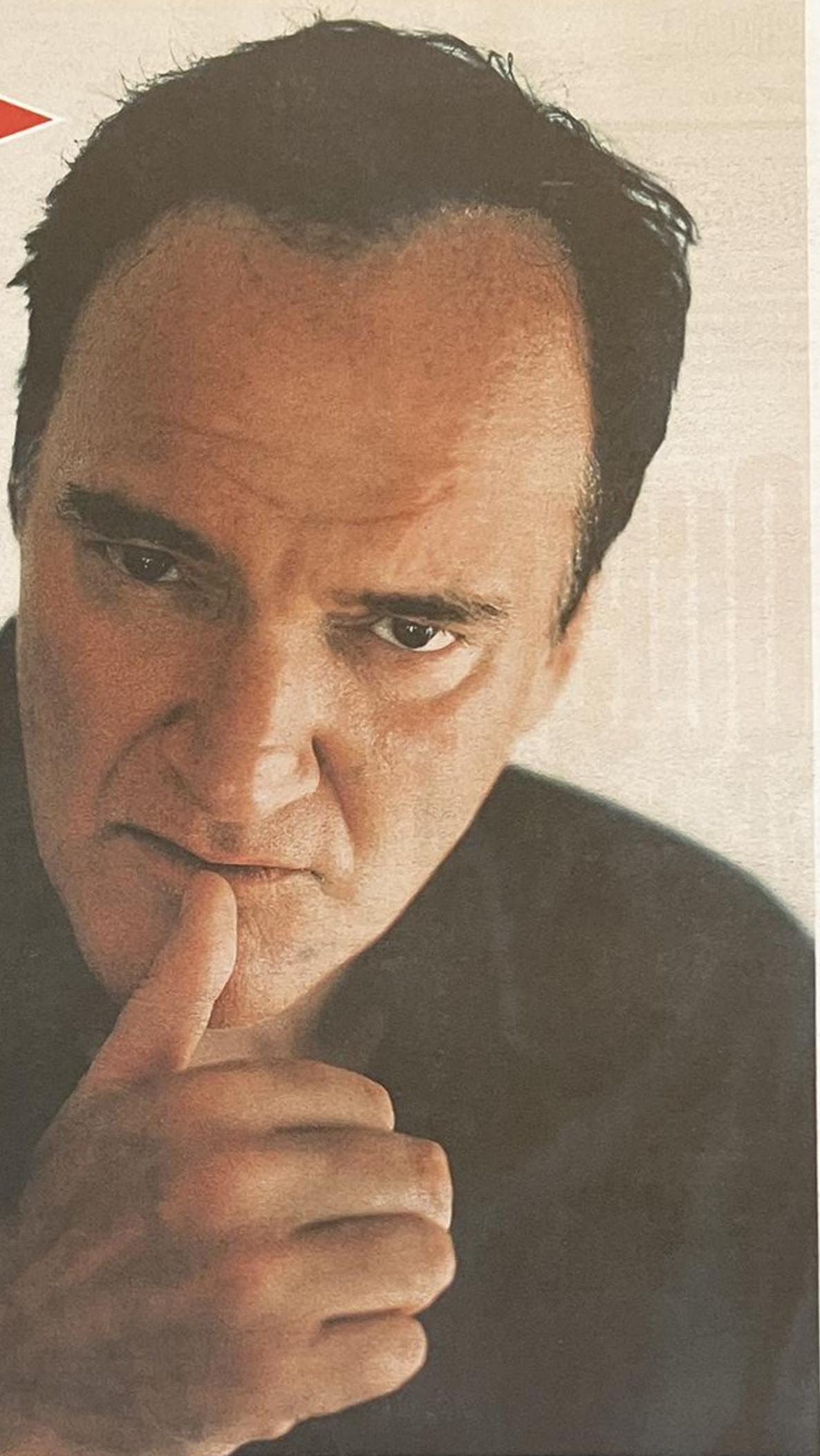
PAGES 8-11

## QUENTIN TARANTINO

# « JE VEUX ME RETIRER INVAINCU »

Entretien fleuve avec le cinéaste tête brûlée d’Hollywood, qui prépare son dixième et ultime film. PAGES 2-5

Quentin Tarantino à Antibes, le 9 juin. PHOTO BOBY



PUBLICITÉ

# MARTIAL RAYSSSE

Œuvres récentes

MUSÉE PAUL VALÉRY SÈTE

ville de sète Musée Paul Valéry LEYDIGARO COOII

